

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

9 septembre – 31 décembre | 44^e édition



DOSSIER DE PRESSE

DV8

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Festival d'Automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com

DV8

JOHN

Conception et direction, **Lloyd Newson**
Collaboration artistique, Hannes Langolf
Assistant mise en scène, directeur de la compagnie, David Grewcock
Chorégraphie, Lloyd Newson et les danseurs
Avec Lee Boggess, Gabriel Castillo, Ian Garside, Ermira Goro, Garth Johnson, Hannes Langolf, Sean Marcs, Vivien Wood, Andi Xhuma
Scénographie et costumes, Anna Fleischle
Lumière, Richard Godin
Son, Gareth Fry

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE

Mercredi 9 au samedi 19 décembre, lundi au samedi 20h, jeudi 19h30, relâche dimanche
22€ à 32€ // Abonnement 15€ et 23€

Durée : 1h25

Spectacle en anglais surtitré en français

Le texte et certaines scènes de ce spectacle peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes.

Conseillé aux plus de 16 ans.

En partenariat avec France Culture

Coproduction Théâtre National de Grande-Bretagne ; Biennale de la Danse (Lyon) ; La Villette-Paris ; Théâtre de la Ville-Paris ; Festival d'Automne à Paris ; Dansens Hus Stockholm ; Dansens Hus Oslo ; DV8 Physical Theatre
Avec le soutien du Grand T, théâtre de Loire-Atlantique ; le lieu unique, Nantes // Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris ; La Villette-Paris ; Festival d'Automne à Paris

Spectacle créé le 5 août 2014 au Festival ImPulsTanz (Vienne)

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Carole Willemot
01 53 45 17 13

Grande Halle de La Villette

Bertrand Nogent
01 40 3 75 74

Théâtre de la Ville

Marie-Laure Violette
01 48 87 82 73

En anglais, DV8 se lit *deviate*, c'est-à-dire : "dévier". Dévier de la norme, c'est ce que fait très tôt John, le personnage de la pièce. Enfance chaotique dans les quartiers populaires du nord de l'Angleterre, drogue, délinquance, prison : sa vie défile sur scène comme un roman sombrement ordinaire. Pour le trouver, Lloyd Newson, lui-même fils d'ouvrier, a réalisé pas moins de cinquante entretiens avec des hommes venus lui parler de sexe, d'amour et, indirectement, de leurs fêlures. Franc-tireur à la frontière entre danse et théâtre, Lloyd Newson s'est forgé une place à part au Royaume-Uni et sur la scène internationale. Depuis *To Be Straight With You* (2007), autour de la tolérance, et *Can We Talk About This?* (2011), qui s'attaquait sans fard à la question de l'islam radical, l'ancien étudiant en sociologie et psychologie, qui préfère depuis toujours au formalisme un travail documentaire minutieux, manie l'entretien comme matériau central. *JOHN*, la dernière pièce du triptyque, passe du général au particulier, et pose la question du sens à trouver dans le parcours d'un seul homme. De mots en mouvements, Lloyd Newson tisse pour l'occasion un portrait au plus près du réel. Ses interprètes, acteurs autant que danseurs, s'approprient l'intonation, la gestuelle de personnages bien vivants, et les font dialoguer avec une danse en quête de signification. Théâtre hybride ou docufiction pour la scène, *JOHN* rend à son anti-héros une voix humaine, trop humaine, à la fois âpre et poignante, qui résonne dans toute sa véracité.

ENTRETIEN

LLOYD NEWSON

JOHN complète un triptyque entamé avec *To Be Straight With You et Can We Talk About This ?*, mais là où ces deux pièces croisaient une série de points de vue, JOHN se concentre sur un seul homme...

Lloyd Newson : Le point de départ de ce triptyque, c'était un travail sur l'entretien comme matériau textuel et scénique. *To Be Straight With You* s'intéressait aux trois religions abrahamiques, le judaïsme, le christianisme et l'islam, et à leur rapport à l'homosexualité ; *Can We Talk About This ?* était centré sur la question de l'islam et de la liberté d'expression. Le but était de représenter un éventail de perspectives, avec environ 26 entretiens dans chaque cas.

Pour *JOHN*, je ne voulais effectivement plus travailler à partir d'une idée générale mais suivre une histoire unique, dans sa totalité. *JOHN* n'est pas une tentative de parler de tous les hommes ou de l'amour en général – la pièce parle d'un homme, et des personnes avec lesquelles il interagit.

Comment développez-vous un projet comme JOHN ?

Lloyd Newson : Le travail de recherche prend environ neuf mois. Nous avons envoyé trois chercheurs dans un sauna gay, et ils ont tout simplement abordé les hommes présents pour discuter avec eux. Beaucoup n'ont pas voulu être interviewés, d'autres ont répondu mais ne sont finalement pas venus à l'entretien. Le travail d'édition des interviews est ensuite très long : on élimine progressivement celles qui sont moins intéressantes, moins complexes... Au final nous avons gardé six personnages, dont John.

Comment John s'est-il imposé comme personnage central ?

Lloyd Newson : Nous avons vu 50 hommes, avec des histoires extrêmement diverses, mais celle de John m'a tout de suite semblé hors du commun. Je l'ai vu huit fois au total, pour des entretiens qui duraient entre deux et quatre heures. Il a eu une enfance extrêmement difficile, il vient d'un milieu populaire, et il est rapidement pris dans un cycle de délinquance. Il a 65 délits à son actif, 28 condamnations, il commence à se droguer, dort dans un parc pendant des années, va en prison pour un crime, essaie de réformer sa vie et alors... Il rencontre ces hommes. Il veut changer, se racheter. À un moment, il m'a dit : "je veux être normal". Le fil rouge, pour lui comme pour les autres, c'est cette quête constante.

Je me suis énormément identifié à John, pas à son penchant pour la drogue ou à ses crimes, évidemment, mais je comprends la frustration qu'il ressent à l'égard du monde. Je ne fais plus partie des classes populaires, mais j'en viens – mon père travaillait dans une mine de charbon, ma mère était femme au foyer. Tous les deux ont quitté l'école à quinze ans.

Vous êtes venu à la scène par la danse, mais votre travail actuel est fondamentalement hybride, à mi-chemin entre la danse et le théâtre...

Lloyd Newson : J'en suis arrivé à un point dans ma vie où je veux parler de la complexité du monde, et j'ai réalisé que les mots avaient un pouvoir irremplaçable. Comment parler du fondamentalisme religieux, qui est basé sur l'interprétation d'un livre, sans retourner à la source, par exemple ? Cette source, ce sont les mots, pas les images. Les meilleurs danseurs ne peuvent pas atteindre le niveau de détail que l'on obtient avec les mots ; ils produisent autre chose.

Jeu et mouvement sont indissociables dans le travail des interprètes. Comment développez-vous ce double niveau de signification ?

Lloyd Newson : Les danseurs doivent effectivement se transformer en acteurs, et la relation entre texte et mouvement est très complexe. Il faut qu'ils puissent parler avec l'intonation, les sous-entendus, les subtilités, bouger en même temps, et rester authentiques. Nous prenons grand soin de trouver un langage chorégraphique qui n'est pas mimétique, mais qui fonctionne plutôt par associations, qui est lié au langage corporel mais pas absolument abstrait.

Vous travaillez beaucoup sur la vraisemblance au niveau des voix, des démarches. Est-ce que des critères physiques rentrent en ligne de compte dans le choix des danseurs ?

Lloyd Newson : Je cherche des personnalités qui ne rentrent pas dans un moule. J'engage des interprètes selon la thématique de la pièce, et j'aimerais avoir plus de variété dans les corps sur scène, mais quand on travaille avec le corps, qu'un certain niveau d'expertise est nécessaire, l'âge et la forme rentrent en ligne de compte. Hannes Langolf, qui joue John, est un Allemand de 33 ans, et il incarne un homme de 52 ans, issu du nord de l'Angleterre, qui fait deux fois son poids. Il a dû adopter un accent, dans une langue qui n'est pas la sienne. C'est un vrai défi. John m'a dit un jour : je pourrais le faire moi-même, et je lui ai répondu que non. Ce n'est pas lui sur scène, c'est une abstraction de sa vie, dans laquelle le mouvement est une priorité, et qui demande des années de formation.

Vous vous êtes élevé contre ce que vous appelez, en danse, les "junkies du mouvement". Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Lloyd Newson : Il y a beaucoup de gens qui aiment voir toujours plus de pas par seconde, qui sont en extase s'ils voient un penché parfait et un beau cou-de-pied. J'ai vu un million d'extensions et de belles lignes dans ma vie, ça ne veut plus rien dire pour moi, sinon que quelqu'un a eu de la chance à la naissance et a été bien formé. Qu'est-ce que cela nous dit sur le monde social ? Si vous faites trois pirouettes pour dire que vous êtes amoureux, trois pirouettes pour dire que vous êtes énervé, le geste

est vide.

L'utilisation de l'espace est également très importante pour moi, et je trouve qu'elle est souvent problématique en danse. On voit fréquemment des séquences de groupe joliment espacées et réglées, à l'unisson ou en canon. C'est un vieux truc, tellement évident et ennuyeux, sans aucune subtilité ; le spectateur se retrouve à guetter les problèmes de synchronisation. L'unisson doit avoir une raison d'être : personne ne bouge de la même manière dans la vie. Je cherche constamment quelle forme utiliser, pour quelle raison, quelle est l'idée juste pour chaque moment, chaque scène.

Vous vous êtes formé à la danse contemporaine à Londres, au début des années 1980. Qui vous a inspiré à l'époque ?

Lloyd Newson : Pina Bausch. Elle avait le don de trouver des danseurs réellement brillants et de les mettre en scène sans les faire danser en tant que tel. Si la danse était nécessaire, si elle faisait sens, elle était là. J'aimais son courage – je l'ai vue pour la première fois vers 1981, et à peu près un tiers du public est parti en grommelant que ce n'était pas de la danse. Elle a ouvert de nouveaux horizons, tout en gardant beaucoup de ses danseurs plus âgés. Cette diversité-là l'intéressait. La beauté a envahi la danse contemporaine aujourd'hui, et je trouve cette tendance un peu agaçante, fasciste, éloignée de la vie. Comment réintroduire le monde réel là-dedans ? Ce n'est pas simple.

Vous êtes également passé auparavant par un cursus universitaire. Est-ce que votre travail est un moyen de lier recherche et spectacle ?

Lloyd Newson : J'ai effectivement étudié la sociologie et la psychologie, mais j'ai un vrai problème avec le monde académique, notamment en danse. Les chercheurs se retrouvent souvent pris dans de grandes théories très générales, et leur discours manque de spécificité. La vie est beaucoup plus complexe et contradictoire. Il y a un fossé énorme entre la recherche et le spectacle vivant.

JOHN fait pourtant écho à un développement relativement récent de la sociologie française, l'idée de portrait sociologique – c'est-à-dire d'un travail sur la trajectoire complète d'un individu, dans toute sa complexité – développée par Bernard Lahire.

Lloyd Newson : Je ne connais pas Bernard Lahire, mais je vois le lien. Mes deux pièces précédentes ressemblaient plus à des enquêtes sociologiques traditionnelles, mais l'idée de me pencher sur un seul individu m'intéressait. On peut extrapoler ce qu'on veut à partir du parcours de John, même si je suis réticent à l'idée de généraliser. Le plus intéressant dans une histoire individuelle, c'est qu'elle est pleine de contradictions, qu'elle ne rentre pas parfaitement dans des cases prédéfinies. John pose la question suivante : un homme qui a eu une vie de famille extrêmement difficile peut-il avoir des re-

lations intimes "normales" à l'âge adulte ? Peut-il changer ? On est en contradiction directe avec toutes les théories qui supposent qu'on peut expliquer entièrement la vie d'un homme par ce qu'il a vécu à l'âge de cinq ou de sept ans.

Pourquoi conserver une place centrale au sauna gay et à ses personnages propres dans le contexte de la vie de John ?

Lloyd Newson : Parce que sa sexualité est une autre question intéressante sur le plan sociologique. Les gens ont parfois vu la pièce comme une soirée en deux parties, mais pour moi, il s'agit d'une seule et même histoire. Il y a beaucoup de débats autour de la dimension innée ou acquise de l'homosexualité. Il est possible que l'on ne puisse pas changer sa sexualité, mais la capacité de mutation sur une vie est très importante. John a connu beaucoup de femmes, il a été marié, il a un enfant – mais il atteint également un point où il réalise qu'on peut être gay et convenable, ce qui n'était pas du tout évident dans son milieu social d'origine. Il s'agit de quelqu'un qui a mis très longtemps à accepter sa sexualité.

Le vrai John a-t-il vu la pièce ? Comment a-t-il réagi ?

Lloyd Newson : Nous invitons tous les enquêtés qui le souhaitent à venir ensuite voir la pièce – c'est peut-être le test ultime d'avoir un enquêté dans le public. John est venu la voir cinq fois. La première fois, je lui ai demandé de s'asseoir près de l'allée, pour qu'il puisse sortir si jamais le spectacle ne lui plaisait pas. A la fin je l'ai vu traverser très vite le foyer, j'étais inquiet, mais il était en fait très ému, il avait pleuré pendant le spectacle. Il a trouvé que le spectacle représentait complètement sa vie, et a amené par la suite ses amis, des membres de sa famille... Et la pièce se poursuit, en un sens – la vie de John et des autres personnes représentées continue. Même si on ne les apprécie pas, on ne peut pas ignorer leur expérience. C'est aussi pour cela que je ne passe pas par la fiction, que je me suis lassé à un moment donné des œuvres fictionnelles. Que l'on aime mon travail ou pas, il est vrai.

Propos recueillis par Laura Cappelle

BIOGRAPHIES

DV8

Formée en 1986 par un collectif indépendant de danseurs déçus par l'orientation que prenaient la plupart des spectacles de danse, DV8 est dirigée par le chorégraphe Lloyd Newson. Le nom de cette compagnie souligne une volonté de rupture dans le domaine de la danse contemporaine car DV8, prononcé "deviate" en anglais, signifie, "dévier". La compagnie présente donc une danse "déviant" qui explore des domaines artistiques comme le théâtre ou la performance.

DV8 est guidée par une inspiration artistique et une nécessité créative qui, plus que les besoins financiers et de tournées, dirige ses créations et ses nouveaux spectacles. Le travail de DV8 est basé sur une prise de risque tant esthétique que physique. DV8 tente de supprimer les frontières entre danse, théâtre et aspirations personnelles, et souhaite, avant tout, communiquer des idées et des sentiments de façon claire et sans prétention. DV8 se veut sans concession mais accessible à tous. La compagnie fait très attention au processus de création d'une nouvelle pièce. Elle s'est toujours battue pour préserver de très longues périodes de travail et de recherche autour de chaque projet afin de garder une intégrité intellectuelle et une qualité artistique rigoureuse.

Australien, psychologue de formation, son intérêt pour la danse a grandi pendant ses études de psychologie et l'a conduit à la London Contemporary Dance School. De 1981 à 1985, il est le chorégraphe et danseur avec l'Ex-temporary dance Theatre. Il travaille alors avec de nombreux chorégraphes dont Karole Armitage, Michael Clarke, David Gordon, Daniel Larrieu et Dan Wagoner. En 1986, il devient le directeur de la compagnie DV8 Physical Theatre. Son travail artistique au sein de DV8 a eu un impact dynamique sur la danse contemporaine. "Ce qui l'éloigne d'une grande partie de ses contemporains, c'est son refus de tout formalisme, de toute abstraction" (Bernard Raffalli). Il refuse l'abstraction en danse, se concentre à donner du sens aux mouvements et aborde des problèmes sociaux actuels.

LLOYD NEWSON

Lloyd Newson et DV8 au Festival d'Automne à Paris :

1997	<i>Enter Achilles</i> (Maison des Arts de Créteil)
2003	<i>The Cost of Living</i> (Théâtre de la Ville)
2005	<i>Just for Show</i> (Théâtre de la Ville)
2008	<i>To Be Straight With You</i> (Maison des Arts Créteil)
2011	<i>Can we talk about this ?</i> (Théâtre de la Ville)



44^e édition

www.festival-automne.com

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
2015

9 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

Festival d'automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com